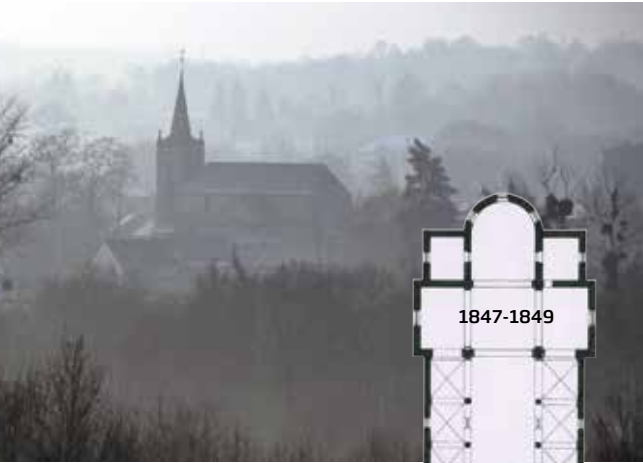


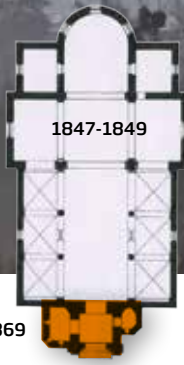
ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE D'ERCÉ-PRÈS-LIFFRÉ (1)

Sur le chemin de Rennes au Mont Saint-Michel, c'est la seule église reconstruite au XIX^e siècle. Nous en parlerons la prochaine fois. Tournons-nous d'abord vers quelques merveilles du passé, surtout celles qui nous rappellent la Semaine sainte.



Vue de l'église au petit matin, depuis la Bergerie.

1867-1869



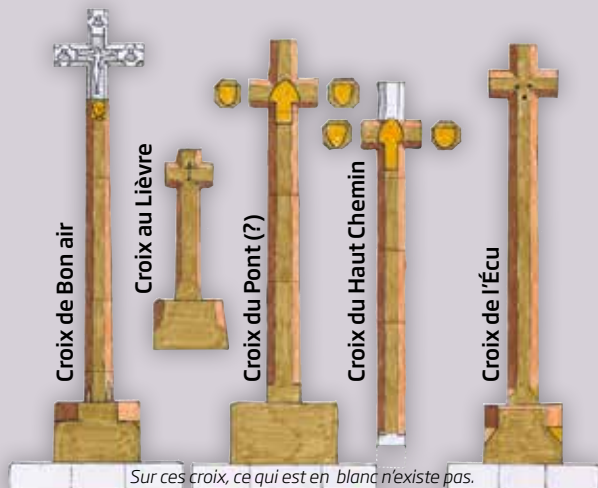
Le champ de la Roche est bordé par le Riclon. Ce ruisseau se jette aussitôt dans l'Illet qui va vers l'Atlantique, tandis que les ruisseaux voisins alimentent le Couesnon qui meurt au pied du Mont. L'arête rocheuse d'où est prise cette photo suit donc un peu le toit du monde, ou tout au moins de l'Armorique. Honneur à ces ancêtres lointains, passeurs de vie, qui ont dressé ces pierres blanches comme des bornes de l'espace et du temps.



Le monument le plus impressionnant d'Ercé reste le château du Bordage, aux fortifications ruinées. Au XVI^e s., ses propriétaires, les Montbourcher, mirent en place l'« Église d'Ercé », une des rares communautés protestantes de Bretagne.



Nous avons peu chez nous de fontaines aussi belles que celle du Bonnay, qui alimentait le Bordage.



Sur ces croix, ce qui est en blanc n'existe pas.

Il y aurait beaucoup à dire sur les croix d'Ercé. Les cinq ci-dessus sont du XVII^e s. La croix au Lièvre est citée en 1694. Celle du Haut Chemin (mal remontée) avait été donnée « pour Michel Guiot décédé ». Elle fut bénite le 15 juin 1607 (registres des baptêmes). Cela permet de dater une autre croix, presque semblable, autrefois près du pont sur l'Illet, semble-t-il, aujourd'hui à la Boule d'or.



En 1895, un grand calvaire de mission remplaça cette croix. Celui-ci, en granit de Lanhélin, fut dessiné par Arthur Regnault, l'« homme aux 50 églises ».

La nuit des temps

L'église Saint-Jean d'Ercé est citée depuis le début du XI^e s. dans les archives des grandes abbayes de la Loire, Marmoutier et Saint-Florent de Saumur. Elle est d'ailleurs antérieure à ces textes puisqu'au milieu du XI^e s. les moines sont sollicités pour rebâtir le chœur en ruine.

Deux remarques appuient cette ancienneté : le nom même d'Ercé, d'origine gauloise (qui rappelle peut-être une forêt de chênes), et le patronage de Jean-Baptiste, souvent donné avant l'an mil.

Le calice de la Passion (vers 1653)

Le plus bel objet que l'on pourrait voir à Ercé est certainement un calice d'argent, précieusement mis à l'abri. Non seulement il est d'une finesse d'exécution sidérante, mais son iconographie et son origine nous disent bien des choses.

Quoi de mieux en effet pour un calice appelé à recueillir le sang du Christ que d'évoquer les scènes de la Passion, ou le témoignage des apôtres ? Le calice d'Ercé à ce sujet est imbattable en Bretagne. Sur la fausse coupe commence le récit avec l'Arrestation du Christ à Gethsémani, les Outrages en présence du grand prêtre et le Portement de croix. Sur le pied, le Couronnement d'épines, le Dialogue de Pilate et Jésus, la Crucifixion devant la ville de Jérusalem. Sur le nœud, deux Anges musiciens et un Ange thuriféraire. Autour du pied, le buste des douze Apôtres avec leur attribut. Avec un tel calice, on a le sentiment d'une plénitude de sens presque insurpassable, enrichie encore sur la patène par la scène de la Pentecôte avec les Apôtres rassemblés autour de Marie.

Pour ce qui est de l'origine, il y a certainement beaucoup encore à découvrir. Nous sommes déjà bien renseignés par l'inscription gravée sous le pied : « CE PRESANT CALICE A ESTE DONNE EN LA PAROISSE DE SAINT IAN DERCE PAR MICHEL LE MOVNIER ET IVLIENNE GANDON SA COMPAGNE 1653 ».

D'après les registres paroissiaux, ce Michel Le Mounier (ou Le Monnier) naquit le 26 septembre 1610. Il décéda à la Roussellais, sur la route de Saint-Aubin d'Aubigné, avec le titre d'honorable homme, le 3 octobre au soir l'an 1681. Il fut inhumé au cimetière le lendemain, « jour st François ». D'après les inventaires du temps, il avait tenu le moulin du Pont, ou de Tahan, tout à côté. Son épouse, Julienne Gandon, mourut peu après, le 19 avril 1683. On n'a trouvé son acte de baptême ni à Ercé, ni à Gahard, de l'autre côté du moulin, ce qui laisse supposer qu'elle était de Saint-Aubin d'Aubigné. Le couple n'avait pu avoir d'enfants, car aucun ne fut baptisé à Ercé. Ceci pourrait expliquer la générosité de son investissement pour l'église, qui dut être énorme pour un couple sans titres particuliers.

Quant à l'orfèvre, il n'a laissé aucun poinçon, sauf une marque avec une fleur de lys sur la patène. Comme elle est très peu gravée, on peut se demander si on n'a pas cherché à être discret, pour des raisons financières. La seule façon de repérer cet orfèvre serait donc la

comparaison avec des calices ressemblants. L'enquête est ouverte, vers les ateliers de Bretagne, de Paris ou de Lyon. Le scénario le plus touchant serait bien sûr que ce couple tout simple aurait commandé lui-même ce calice de la Passion à un orfèvre rennais, qui aurait ici fait le chef-d'œuvre de sa vie.

Les tableaux de Jean Duparc (1741 et 1748)

Ces deux tableaux sont généralement attribués à Gilles Duparc, un peintre rennais bien attesté (1706-1771), mais il est évident qu'ils sont dus à son frère aîné Jean Duparc, qui signe explicitement le tableau de Véronique en 1741 et un reçu pour le tableau du Baptême du Christ en 1748 (A.D.IV., 2G). Tous deux étaient fils d'un autre Gilles Duparc, qui vivait sur la paroisse Saint-Sauveur. Jean Duparc y naquit le 27 octobre 1700. Sa carrière fut très liée au fameux président de Robien, ce qui laisse espérer qu'on identifie d'autres œuvres de lui.

Le tableau de *Sainte Véronique* **1** prolonge notre imagerie de la Passion. Il est signé « J. Duparc p(inxit) et i(nvenit) 1741 », ce qui veut dire que le peintre a créé l'œuvre sans modèle. Le tableau est bien composé, les couleurs bien choisies. La sainte appuie son genou sur un rocher où le peintre a mis fièrement sa signature. Sur l'horizon se déploient d'un côté les bâtiments de Jérusalem, de l'autre la scène très animée du Golgotha. Mais ce qui frappe surtout par rapport aux tableaux du temps c'est la discrétion avec laquelle est évoqué le visage du Christ. Est-ce intentionnel ou est-ce lié à de mauvaises restaurations ?

Le *Baptême du Christ* **2**, un peu plus grand, fut à l'évidence le tableau du maître-autel, dans cette église dédiée à Jean-Baptiste. Ceci est d'ailleurs confirmé par le reçu de 1748 où le peintre reconnaît avoir touché 120 livres pour le tableau et le dessin du maître-autel. Cette fois le peintre a puisé son dessin dans un recueil de gravures. Le principal de la composition renvoie à un tableau d'Antoine Coypel († en 1722), tandis que le Christ provient d'un tableau de Pierre Mignard († en 1695). Il est probable aussi que l'on puisse trouver le modèle de la scène en arrière-plan.

Ces deux tableaux étaient bien fatigués quand ils furent habilement restaurés autour de l'an 2000 par M. Scarlatescu. Ils mériteraient une meilleure place.

La tête de Jean le Baptiste (1772)

Le 8 novembre 1772, le livre de délibérations nous apprend que « le sieur recteur a fait présent à l'église (...) de quatre statues, (...) et qu'il est dans le dessein de faire boiser le sanctuaire et de raccommo-der les fons avec les anciennes statues qui représentent le mystère du baptême de Notre-Seigneur » (2G112/6). Nul doute qu'un Jean-Baptiste faisait partie des nouvelles statues. Moins de 20 ans après, ce fut la tourmente. La tête de Jean fut la seule rescapée d'un autodafé révolutionnaire, selon le papier collé à l'arrière : « Quand, au plus fort de la révolution, les habitants d'Ercé brûlèrent sur la place de l'église statues, bancs et autres objets du culte, la tête de la statue de St Jean, patron de la paroisse, fut retirée des débris fumants et emportée chez lui par un certain Bodin ». *À suivre.*



La frise des Apôtres et le Calvaire devant une ville christianisée par des croix.



La scène de l'Arrestation est traditionnelle, sauf que c'est Juda qui nous regarde et pas Jésus.



1

J. Duparc p. & in. 1741

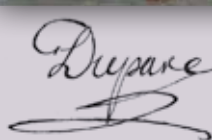
2



D'après Antoine Coypel



Antoine Coypel



La tête du Baptiste échappée des flammes

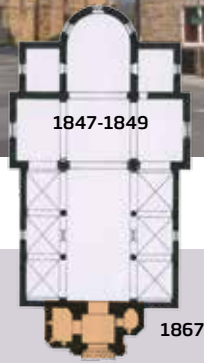


D'après Pierre Mignard

ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE D'ERCÉ-PRÈS-LIFFRÉ (2)

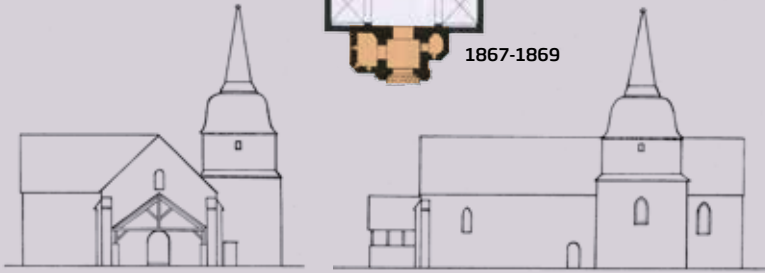


Grande sobriété extérieure pour cette église en deux temps, mais cela change à l'intérieur.



1847-1849

1867-1869



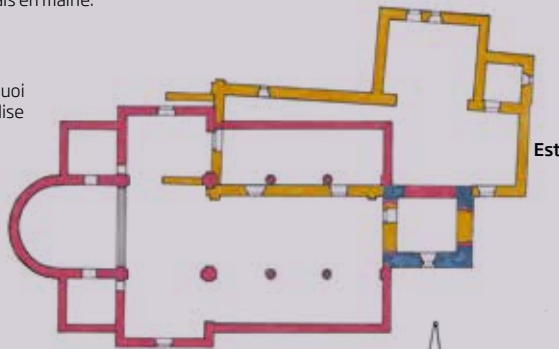
Deux plans de l'église ancienne. Comme les suivants, ils sont repris du dossier d'Anger de la Loriais en mairie.

Sur ces plans au sol, on comprend pourquoi l'architecte a trouvé bon de changer l'église de sens, comme il venait de le faire à Bazouges-la-Pérouse.

Église ancienne

Chapelle convertie en porche

Église nouvelle



Est



La vue en coupe accuse la connivence avec le roman.



Le projet de 1846, intégrant l'ancien clocher.



Clocher de St-Ganton

Clocher d'Ércé-près-Liffré



Plan de la façade, d'après le dossier en mairie.

Reconstruite autour de la Révolution de 1848, elle reste dans la tradition classique mais fait déjà penser au néo-roman, tandis qu'à l'intérieur triomphe le mobilier néogothique. Cette église de transition est remarquablement documentée et typique du patrimoine rennais.

L'église d'avant

Citée abondamment au XI^e siècle, l'église précédente avait connu une évolution assez habituelle. La nef gardait une apparence romane. Un nouveau chœur s'était aligné dessus à la fin du moyen-âge, fortement réduit en profondeur par des chapelles seigneuriales. Celle du sud portait le clocher. Un porche dilatait la façade depuis 1660. La sacristie était minuscule. Le mobilier, très refait au XVIII^e s., avait été malmené à la Révolution et restitué peu à peu. Dès les années 1830 « la pauvre église » était jugée trop petite et proche de l'effondrement. Le chômage d'avant 1848 encourageait une reconstruction, mais pas trop onéreuse.

L'église « classico-romane » d'Anger de la Loriais

L'architecte Jean-Marie Anger de la Loriais avait la sympathie de l'abbé Brune, maître à penser en la matière. Il venait de mener à bien la reconstruction de l'église de Bazouges-la-Pérouse, à la manière gothique, et travaillait dans le même sens sur celle de Parcé. Par contre, dans le canton même, il était resté fidèle au style néoclassique pour l'église de la Bouëxière. Le recteur Allys lui demanda pour 400 F un plan ambitieux, non conservé hélas, dans le goût nouveau, néogothique. La mairie exigea une église plus simple ne dépassant pas les 25 000 F de la norme officielle. Par économie on garderait l'ancien clocher, ce qui nécessitait de changer l'orientation. Nous avons la chance de conserver tous les plans, acceptés par la préfecture en octobre 1846. Les travaux, adjugés à la jeune entreprise Joubrel en août 1847, furent achevés en mars 1849.

Ce qui frappe dans cette réalisation c'est la simplicité des volumes, qui tout en restant classiques font déjà penser à des volumes romans, à tel point qu'on pourrait la tenir pour la première église néoromane du diocèse. En 1872, un filetage rouge chercha d'ailleurs à accuser l'aspect roman. Par la suite Anger de la Loriais travailla sur plusieurs églises (13 en tout). La plus proche est une voisine, l'église de Sens.

Le clocher « néoroman » par de Lagarde

Ce de Lagarde était plutôt un ingénieur civil, chargé du canton de Liffré. À Ércé, on lui doit les plans de la mairie (1862) et de l'école publique des garçons (1868). Comme il n'avait pas l'expérience des clochers, sans le dire il a copié fort fidèlement le clocher de Saint-Ganton, au pays de Redon, réalisé 10 ans plus tôt par l'architecte Nantais Chénantais. Dans son descriptif, il dit seulement qu'à cette église de « style Roman », il faut un clocher du même style. Il choisit des matériaux plus coûteux, ce qui fait que son clocher atteignit les 25 000 F, comme l'église, alors que celui de Saint-Ganton n'avait pas dépassé 10 000 F..

Les plans furent acceptés en 1866 et le chantier achevé en 1869.



Sur l'autel venu de N.-D. de Rennes, joli relief en bois doré néo-classique. Marie vénère son enfant aux bras de Syméon. Joseph a en mains deux tourterelles.



Cet autel est devenu néogothique en 1913, sous la conduite de Nitsch.



L'autel de la Vierge et les boiseries du chœur.

Le mobilier néogothique de Hérault

En 1846, le recteur Allys fut déçu « que les ouvertures et voûtes de l'édifice en projet ne soient pas dans le style qui convient le mieux aux monuments religieux, le style ogival ». Il se rattrapa avec le mobilier. Il passa commande à un jeune ébéniste de Rennes, Jean-Julien Hérault, qui réalisa en style néogothique, d'abord la chaire monumentale dès 1849, puis les autels latéraux de la Vierge et Sainte Anne (1851) enfin les boiseries du chœur (1858). Une table de communion de fonte de 17 m était aussi de ce style (un bout subsiste en tribune).

Malgré tout, les soucis financiers l'obligèrent à négocier avec l'église N.-D. de Rennes un autel néoclassique pour servir de maître-autel. S'il paraît aujourd'hui néogothique, c'est qu'il fut transformé en ce sens en 1913 par l'architecte George Nitsch. Par commodité on substitua aussi aux fonts baptismaux de granit du XV^e s. des fonts classiques de marbre rouge, venus de Mayenne en 1856. On accepta aussi le chemin de croix offert en 1850.

Les statues de l'ancienne église furent remplacées peu à peu : la Vierge de bois en 1859, Sainte Anne de pierre en 1861 (un modèle remarquable de J.-M. Valentin), Jean-Baptiste et St Pierre (1913). Plus tard le monument aux 55 morts de la guerre 14 fut accompagné de Jeanne d'Arc et St Michel, et une dernière boiserie à la gloire du Sauveur fut placée face à la chaire lors d'une mission en 1934.

Les vitraux sont une belle série de l'atelier Lecomte et Colin de 1883 et 1891.



Trois statues majeures : Jean-Baptiste (1913), N.-D. des Victoires (1859) et Sainte Anne (1861). Sur la page le peintre a seulement écrit I et VI, rappel de deux « commandements de Dieu ». Mais pourquoi le VI^e (Tu ne commettras pas d'adultère) ?



Trois scènes des vitraux (1891) : Jean-Baptiste (à la coquille), Saint François et le Christ, La Vierge des douleurs.

Une église engorgée

Si l'on devait aujourd'hui meubler l'église, on chercherait sans doute à s'harmoniser à la simplicité des volumes romans (autel en bois doré etc.), mais le poids de l'Histoire est là. La notion de patrimoine oblige à conserver la chaire dominatrice, les boiseries, les statues... Reste à réfléchir à une meilleure distribution du mobilier. Ainsi l'axe, envahi par les déplorables radiants alternant avec les lustres, interdit toute photographie... Contentons-nous de faire une suggestion concernant le mobilier ancien. Les deux tableaux du XVIII^e s. qui perturbent le chœur seraient mieux au bas de l'église, où ils pourraient être vus et expliqués, sur un fond de couleurs de musée comme à Mécé. Dans des petits meubles vitrés pourraient être exposés à côté la tête de Jean-Baptiste et le calice. Si le sentier du Mont Saint-Michel passe devant l'église, il faudra prévoir qu'elle soit accessible et bien présentée. Il est clair qu'elle le mérite.

Sources : ADIV : 5V112, 20108, 2G112, 4J 107, 2 livres de paroisse, questionnaire de 1860, cadastres, registres. Arch. Communales : dossiers sur l'église.

Remerciements à la mairie et maintes personnes attachées au Patrimoine. Mention spéciale à Berthe George, de la paroisse.



Le cadran solaire de 1643 est dédié à « S. IEAN » patron de l'église. Les initiales MB peuvent correspondre au seigneur de Montbourcher « fondateur de l'église ». L'auteur est un sculpteur naïf mais zélé. Outre la croix et le soleil, on reconnaît deux fleurs de lys et une scène humaine avec, semble-t-il, Jean-Baptiste qui appelle à la conversion un homme que Satan s'apprête à enfourcher.

